

La guerre des classes

« Les hommes combattent et perdent la bataille, et la chose pour laquelle ils ont lutté advient malgré leur défaite. Quand elle advient, elle s'avère être différente de ce qu'ils avaient visé, et d'autres hommes doivent alors combattre pour ce qu'ils avaient visé, sous un autre nom. »

William Morris.

« Ce que la vie m'a révélé, ce n'est point l'idée socialiste, c'est la nécessité du combat ».

Jean Jaurès.

à Marie-Hélène et ses copines,
à Jean-Claude et ses copains,
et à toutes les Marie-Hélène,
à tous les Jean-Claude,
et à toutes leurs copines,
et à tous leurs copains,
qui de Poix-du-Nord à Longwy,
de Marseille à Amiens,
maintiennent allumée la flamme
même par temps de pluie.

-

Afin de ne pas trop hacher la lecture, les renvois pour les sources sont groupés à la fin des paragraphes. Les notes se trouvent page xxx à xxx.

Prologue

Dans ma tête

Enonciation

Dans une énorme marmite, posée sur un réchaud à gaz, le chili con carne crépite dans la cantine du centre culturel d'Athus. C'est un bled en Belgique, juste à la frontière avec le Luxembourg et la France, Longwy à un pas. A un rond-point, d'ailleurs, on a les trois pays autour, c'est pratique pour aller acheter du tabac, ou faire le plein à moindre coût.

A ma table, je relis mes notes :

« Il y a une guerre des classes, c'est un fait, mais c'est ma classe, la classe des riches, qui mène cette guerre et nous sommes en train de la gagner. »

Sans cette citation, cette conférence n'existerait pas.

Ce livre n'existerait pas.

J'avais certes, éparpillées devant moi, toutes les pièces du monde social. Les vaincus, croisés lors de reportages : ouvriers de Flodor Whirlpool Delsey ECCE dont les usines sont délocalisées en Inde Slovaquie Pologne, jeunes du *Quartier Nord* condamnés à d'épisodiques missions d'intérim, routier qui sombre dans la schizophrénie pour cause de surmenage, etc., de quoi rédiger une encyclopédie du malheur. Aucun mort de faim ni de froid, non, juste des vivants à moitié mornes, à l'espérance éteinte, dont l'avenir se rétrécit comme une peau d'éternel chagrin, rabougri à trois bâtiments, à un bout de shit, à des rêves fumeux, à des journées traînées comme des boulets.

Tandis que les vainqueurs transforment la planète, désormais « ouverte », en leur vaste terrain de jeu. Ceux-là ne m'ont bien sûr jamais accordé la même confiance, les mêmes confessions, mais j'ai découvert leur opulence comme par une porte entrebaillée, et trop vite refermée : à Bruxelles, par exemple, je me suis prétendu gendre d'industriel fortuné, et les millionnaires français m'ont ouvert la voie de l'exil fiscal. Faussement passionné de chevaux, je me suis rendu à Megève pendant le tournoi de polo sur glace et j'ai visité des chalets avec hammam loués 30 000 € la semaine. Je me suis renseigné, aussi, pour acheter un yacht à Antibes, pour le faire immatriculer dans un paradis fiscal et embaucher des matelots indonésiens...

Mais un exemple suffit, peut-être.

« Pour donner un avenir au complexe d'Amiens, acceptez-vous ce projet qui devra être finalisé par un accord avec les représentants du personnel ? » Voilà la question que la direction de Goodyear-Dunlop a posée, ce samedi 20 octobre, à ses salariés. Avec, dedans, un chantage clair : c'était « oui » ou le désastre, « oui » ou le « complexe d'Amiens » n'avait pas d'« avenir ». C'était « oui » ou la plus grosse usine de Picardie fermerait doucement. Et le directeur menaçait encore plus franchement : *« C'est au prix de ce plan que nous pourrions garder des emplois en France. »* Ce « plan de modernisation » – la régression sociale porte toujours de jolis noms – ce « plan » prévoyait 450 suppressions de postes, un temps de travail qui augmente, et le passage en 4x8. En échange le site serait « maintenu » avec un « investissement de 52 millions d'€ » et 1 000 € de primes à l'année. Sinon...

Malgré ces intimidations, les salariés ont voté « non ».

Non à 64 %.

Oui à 75 % parmi les cadres.

Non à 75 % parmi les ouvriers.

Tandis que plane cette menace, une dépêche Reuters vient de tomber dans l'indifférence : « *Goodyear monte en Bourse après un 3ème trimestre très supérieur aux attentes.* » Cette nouvelle financière n'est parue nulle part dans la presse locale, aucun élu ne l'a reprise. Elle en dit long, pourtant, sur la marche en cours :

« Le numéro un américain du pneu Goodyear Tire & Rubber monte en Bourse mardi après avoir fait état d'un bénéfice net hors éléments exceptionnels très supérieur aux attentes au titre du troisième trimestre... Bénéfice net : 668 millions de dollars ou 2,75 dollars par action contre une perte nette de 48 millions de dollars ou 27 cents par titre au troisième trimestre 2006 en raison de charges de restructuration... Le groupe maintient ses objectifs fixés dans son plan de restructuration sur quatre ans... Le bénéfice d'exploitation a augmenté dans les cinq régions géographiques du groupe... Contexte : Goodyear, dont la restructuration se terminera en 2009, a prévu de fermer certaines usines, de vendre des actifs et de s'approvisionner et de produire dans des pays où les coûts sont plus faibles. »

C'est l'équilibre que j'apprécie : dans le communiqué, le mot « bénéfice » revient trois fois. « Restructuration » aussi. Un vocabulaire qui partage clairement les vaincus des vainqueurs.¹

Alors, cette « *guerre des classes* » me crevait les yeux comme une certitude.

Et pourtant, je tournais autour.

Je la traitais par la bande, presque en fraude.

Mais sans la formuler.

Sans la mettre à la place qu'elle réclamait : au centre.

Au cœur de mon propos.

Comme une vision du monde, une division entre riches qui s'enrichissent et pauvres dont seule la résignation s'accroît.

A énoncer cette intuition manichéenne, je craignais de passer pour un archaïque.

Un gauchiste.

Un diviseur.

Un simpliste.

Un démagogue.

Que sais-je encore ?

Malgré la force de l'évidence, je n'osais pas.

Cette autocensure est la mienne, mais pas seulement la mienne. Je la partage, il me semble, avec tous les « social-quelque chose », avec tous les soucieux d'égalité. Avec toute une gauche qui, saisie d'une timidité collective, a renoncé à son langage, n'avance plus ses idées que masquées, à dose homéopathique.

Comment, d'ailleurs, suis-je tombé sur cette citation ?

Sentier de la « guerre »

¹ Sur Goodyear : Courrier picard, 13/09/07 et 22 /10/07. Reuters, 30/10/07.

C'était pendant l'été 2007. Vincent Peillon venait d'être battu, une nouvelle fois, aux législatives dans la Somme, mon département. L'ancien porte-parole du PS, puis de Ségolène Royal, s'était pourtant présenté dans une circonscription ouvrière, « *le Vimeu rouge* », bastion de l'anarcho-syndicalisme avec ses PME de la serrurerie, robinetterie, qui fuient lentement vers la Chine. Son fiasco incarnait, pour moi, le divorce des classes populaires d'avec le Parti socialiste, aussi guettais-je ses explications.

Elles arrivèrent, fin août, via une tribune publiée dans *Le Nouvel Observateur*, et intitulée : « *Quel avenir pour la gauche ?* »

Mais dans cette double page, le mot « *ouvrier* » n'apparaissait pas.

Ni « *classe* ».

Ni « *populaire* ».

Pas plus qu'il n'évoquait son propre « *fiasco* ».

Et la « *métallurgie* » ou le « *Vimeu* » irriguait encore moins son verbiage consensuel : « *il faut changer nos mœurs et apprendre à conjuguer autrement la richesse de notre pluralisme avec l'impératif de notre rassemblement et de notre efficacité* », etc.

Le papier de Vincent Peillon contenait tout le fatras de cette novlangue, à base de « *refondation* », « *innovation* », « *modernisation* », comme quoi la gauche doit « *entreprendre enfin une mutation trop longtemps différée* », s'imposer « *des révisions courageuses et des audaces certaines dans notre doctrine* », bref, cette libre opinion ressemblait à cent autres égrainées dans les pages « *Rebonds* », « *Point de vue* », « *Débats* ».

On disséquera plus tard cette prose d'impuissants. Qui déguise sa lâcheté sous les injonctions au « *courage* »².

Pour me distraire, j'ai tapé « *Peillon + lutte des classes* » sous Google. Le moteur de recherche aurait plu aux surréalistes, lui qui permet ces rapprochements incongrus et offre des liens comme des paquets surprises. Cette fois encore, « *28400 pages en français* » se sont affichées en « *0,23 secondes* ». Mais aucune citation recensée, aucune fois où il aurait prononcé – et se serait prononcé sur – la « *lutte des classes* ».

J'ai essayé à sa gauche : « *Buffet + lutte des classes* ».

Rien non plus.

Surpris, j'ai parcouru les discours de la candidate communiste, une bonne dizaine, proférés lors de la campagne présidentielle 2007. Après vérification : non. Marie-Georges Buffet n'a pas utilisé une seule fois l'expression « *lutte des classes* ». Pas même le terme « *classe* ».

Sans doute a-t-elle reçu des conseils de communicants, qui lui ont susurré qu'il fallait « *parler franc* », « *direct* », « *sincère* », le « *langage du cœur* », et que ces machins-là, « *lutte des classes* » et compagnie, ça sonnait « *vieux jeu* », « *ringard* », « *has-been* », « *pas du tout tendance* ». La candidate du PC gommait son lexique comme on efface des rides, fausse cure de jouvence par un glossaire rafraîchi. A la place, Marie-Georges Buffet enfilait les détresses comme des perles : « *Je peux vous parler des ouvrières d'ECCE qui viennent de nous faire part des menaces pesant sur leur entreprise, alors que je peux témoigner de la qualité de leur travail, des Diebold, qui occupent leur usine, des salariés de l'imprimerie JDC dont la multinationale donneuse d'ordre ne respecte pas son engagement commercial. Je peux dire ici au nom des infirmières de l'hôpital Saint Louis leur besoin de temps pour récupérer, tant est*

² Tribune de Vincent Peillon, *Nouvel Observateur*, « *Les chemins de nos ruptures* », 23/08/07.

lourde leur tâche. Je peux ici témoigner pour cette femme du 11^{ème} arrondissement de Paris qui fait vivre sept personnes dans quelques mètres carrés. Elle tient, me dit-elle, pour que ses enfants fassent des études. J'ai au cœur cette retraitée qui sur le marché, dans ma ville, me disait sa douleur de devoir aller au resto du cœur », etc. et l'énumération dure encore.

Je lui ai téléphoné pour lui demander pourquoi. Place du colonel Fabien, son attaché de presse m'a passé son porte-plume, Pierre-François Kochlin :

« Jamais vous n'avez utilisé l'expression 'lutte des classes', ni même le mot 'classe' ?

-Ah... Oui, possible... Vous me l'apprenez, mais c'est une info... On a dû estimer, inconsciemment, que le mot en lui-même était... Parce que, pour moi, les conflits de classes, c'est une évidence, alors quand on dit 'la droite', ça suffit...

-Vous avez quel âge ?

-Je vais vers la trentaine.

-Bon, moi je viens de dépasser la trentaine, mais vous voyez, dans notre génération, je n'ai pas l'impression que l'appartenance à une 'classe' relève de l'évidence. Et encore moins la 'lutte des classes'...

-Je n'avais pas pensé à ça. Mais vous avez raison.

-Est-ce que, bon, je ne veux pas donner de leçons, mais est-ce que en abandonnant les mots, vous ne participez pas à cet abandon d'une conscience de classe, qui réclamerait d'abord une prise de conscience ?

-C'est de facto la question que je me posais. Et peut-être que le caractère anonyme des marchés financiers, les fonds de pension, bon, ça n'est plus le patron avec son cigare...

-J'irais plus loin : en abandonnant ces mots, c'est toute une logique que vous abandonnez. Et pardonnez-moi, mais justement : il me semble que, dans vos discours, il n'y plus de logique. Je veux dire, on aligne tout ce qui va mal dans le monde, mais derrière on ne perçoit aucune analyse...

-Oui, ça c'est un signe de tout ce qu'on a négligé à un moment, et qui est à reconstruire. »

Y a du boulot tant, à mes yeux, son inventaire des calamités terrestres s'avère dépourvu d'armature intellectuelle. Une dégoulinade de tristesses qui conduit davantage au fatalisme qu'au combat.

Mais quel combat, au fait ?

Car j'ai relevé une autre absence : pas d' « ennemi de classe », et pas d' « ennemi » tout court. Pas davantage d' « adversaire ».

Ainsi va la gauche : elle s'émascule. Elle s'effraie de son ombre. Elle se prive de son propre vocabulaire, pourtant forgé dans la peine. Elle s'interdit de poser un mot sur une chose. Comment oserait-elle, alors, demain, transformer les choses si elle n'ose pas, aujourd'hui, simplement prononcer les mots ?³

« La lutte des classes existe, et c'est la mienne qui est en train de la remporter. »

C'est en cherchant « Buffet + lutte des classes » sous Google, donc, que je suis tombé sur cette phrase de « Buffett ».

Pas Marie-Georges, non Warren.

Deux « t » deux « f ».

³ Discours de Marie-George Buffet au Zénith, 23/01/07. Le relevé lexical a été effectué à partir du site Internet de Jean Véronis, « Technologies du langage » : <http://aixtal.blogspot.com/>

La première fortune mondiale avec 62 milliards de dollars, passé devant Bill Gates au palmarès 2008. Car c'est bien lui, Warren Buffett, qui a formulé ce verdict.

Cet homme d'affaires américain ne lançait pas ces mots comme une provocation, non, plutôt comme un regret. Comme un simple constat, dressé après une petite expérience : il avait demandé, dans son bureau, à ses employés, combien ils gagnaient et combien ils payaient d'impôts. Là, il a découvert que c'était lui, le multimilliardaire, qui s'acquittait du plus faible taux. D'où son désir, qu'il expose à un journaliste du *New York Times* : que lui et ses congénères nababs soient plus taxés. Bien que d'accord, son interlocuteur le prévient : « *Quand quelqu'un essaie de poser ce problème, il ou elle est accusé de fomenter une guerre de classe.* » D'où la réplique de Warren Buffett, en version originale : “*There's class warfare, all right, but it's my class, the rich class, that's making war, and we're winning.*”

Cet ultra-fortuné ne faisait que récidiver. Il avait déjà tenu ces propos, à peu près, sur CNN :
Avec plus de précisions :

Dobbs, le PPDA de CNN : *Est-ce que vous auriez une solution rapide pour réparer la Sécurité Sociale ?*

Warren Buffett : *Personnellement, j'augmenterais la base imposable au dessus des 90 000 \$.*

Dobbs : *C'est une idée progressiste. En d'autres termes, les riches paieraient plus ?*

Warren Buffett : *Ouais. Les riches se portent si bien dans ce pays. Je veux dire, ça n'a jamais aussi bien marché pour nous.*

Dobbs : *C'est une idée radicale.*

Warren Buffett : *C'est une guerre de classes, ma classe est en train de la gagner, mais ça n'est pas normal.*

Dobbs : *Pourtant, on entend la Table Ronde du Business, la Chambre de Commerce des Etats-Unis se plaindre, que « c'est déjà trop coûteux », que « c'est difficile de respecter les lois et de remplir toutes ses obligations ». Quelle est votre réaction ?*

Warren Buffett : *Eh bien, en ce moment, les profits des entreprises atteignent un sommet en pourcentage du PIB. Tandis que les impôts sur les entreprises, en pourcentage global des impôts, sont presque au plus bas.*

Dobbs : *Historiquement, vous voulez dire.*

Warren Buffett : *Historiquement. Alors, vous savez, les entrepreneurs américains ne souffrent pas, disons ça comme ça.⁴*

« *De quoi devons-nous encore nous libérer ?* » demandait, hier matin, une journaliste sur France Inter. Elle interrogeait un intellectuel de gauche.

De la deuxième gauche, mais de gauche quand même : Alain Touraine, auteur de *Penser autrement*.

Que répondit-il ?

« *C'est simple : les trois plus grosses fortunes du monde dépassent le PIB des 48 pays en développement les plus pauvres. 1,3 milliard de personnes subsistent avec moins de 1 dollar par jour. Ici même, en France, le CAC 40 a enregistré 100 milliards de profits cette année, alors que 12,3 millions de personnes vivent sous le seuil de pauvreté - soit 18 % des enfants qui habitent dans un logement trop exigü, ne partent pas en vacances. Alors, il faut se libérer de la tyrannie de l'argent.* »

⁴ Citations de Warren Buffett dans le *New York Times*, 26/11/06, puis sur CNN, 25/05/05.

Non, ce « penseur autrement » opta pour davantage de mesure : « *Votre question est complexe. Parce que premièrement, je vous dirais en termes simples, le danger majeur pour moi aujourd'hui c'est l'esprit communautariste et identitaire. Je veux dire : pas de génocide, pas d'expulsions des minorités. C'est quand même ça qui nous affole, qui nous empêche de dormir. Deuxièmement, et ce qui est plus compliqué, c'est quelque chose qui nous concerne à un autre niveau, au niveau de notre être sur cette planète, parce que tout ce que je vous dis c'est très gentil, mais les distances sociales, mais les incompréhensions, mais les exclusions s'agrandissent. Alors on est dans un monde où on parle de comprendre l'autre et puis pendant ce temps-là les choses foutent le camp.* »

C'est un extrait puisé au hasard dans le flux médiatique. Mais quand les intellectuels – ces éclaireurs des ténèbres – renoncent à la clarté et lui préfèrent la « complexité », l'« être sur la planète », quand la candidate du Parti Socialiste nous abreuve de « valeurs » mais délaisse toute critique sociale, quand la secrétaire du Parti Communiste Français abandonne la « classe » et la « lutte des classes », voilà qui pèse sur notre inconscient comme un couvercle. Des mots, toute l'analyse que portent ces mots, nous deviennent interdits. Par peur du ridicule, par crainte de l'isolement moral, l'on devient tremblants devant nos vérités.⁵

Il fallait un milliardaire, non pas provocateur mais iconoclaste, pour me décoincer : « *La guerre de classe existe, c'est un fait, mais c'est la miennne, la classe des riches, qui mène cette guerre et nous sommes en train de la gagner.* »

Warren Buffett me délivrait comme un blanc-seing. Non seulement parce qu'il était encore permis de « penser simplement », avec vigueur, et néanmoins avec justesse. Mais surtout parce que, malgré mon intuition manichéenne, je n'étais pas un excité, un fanatique, un paléobolchévik. Non : j'effectuais une simple observation de l'histoire récente, la même que lui. Même si je désirais, pour ma part, que les faibles ripostent.

Juste un mot pour clarifier ça, peut-être : d'où je parle ?

Qui je suis, politiquement ?

Tout le monde n'a pas la chance d'avoir des parents communistes. J'ai plutôt baigné dans un vague humanisme chrétien, le conservatisme des agriculteurs mâtiné du progressisme des instituteurs – Jésus plus que Lénine, les jésuites plus que les trotskistes, *vade mecum* d'une petite bourgeoisie de province. Ma chambre d'adolescent était tapissée des posters de Platini et de l'Equipe de France 1984 (je peux réciter les exploits des Tigana, Domergue et Bellone match par match) et non des posters de Ché Guévara – dont le romantisme de guérillero rebute toujours mon prosaïsme. Oui, je me méfie du lyrisme. Jamais, à l'Université, je n'ai pris la parole lors d'une assemblée générale, encore moins grimpé à la tribune, et mes années d'étudiants ne furent guère empreintes d'une mystique révolutionnaire. En toute honnêteté, j'ai à peine lu Marx (seulement ses petits ouvrages, *Le Manifeste*, *Le 18 brumaire*, mais pas *Le Capital* ou alors si : mais « pour les débutants » et avec plein de dessins). J'ai découvert Bourdieu tard, trop tard, bien après les grèves de 1995 – que j'ai envisagées de loin, sans trop comprendre, à vingt ans pourtant. Même l'altermondialisme, je suis passé à côté sans regret, ni Gênes ni Porto Allegre. *Fakir* affichait un « *Ce journal n'est lié à aucun parti, aucun syndicat, aucune institution* » qui me convenait bien. Aujourd'hui encore, je n'exhorte à aucune « rupture avec le capitalisme », ne poursuis aucune utopie lointaine, guère dans mon

⁵ Alain Touraine dans le 7/9 de France Inter, le 27/10/07.

tempérament. Je me définis plutôt comme un social-démocrate à l'ancienne, je ne sais pas trop, Blum, les Suédois, « réformiste » quoi, avec l'impératif écologique en prime.

Au fond, si j'y réfléchis, je suis arrivé à la gauche par la Littérature, la grande, par les romans de John Steinbeck, de François Cavanna, de Jules Vallès, par les chansons de Brel Brassens Renaud, par ces récits qui se tiennent aux côtés des humbles, qui racontent leurs existences anonymes, leurs joies, leurs épreuves, leurs tressaillements de l'âme. Je suis revenu à la gauche par une autre littérature, en miniature, le journalisme, pédalant pour *Fakir*, puis pour *Le Monde diplomatique*, pour l'émission *Là-bas si j'y suis*, d'un centre d'appels à un chantier d'insertion, recueillant les témoignages comme des parcelles d'humanité blessée – autant de rencontres qui, lentement, paisiblement, m'ont engagé au-delà de la compassion. Je m'enfermais pour la Littérature, à nouveau, cet été, à Proyart, dans la maison de ma grand-mère, pour la seule vraie, le roman, un roman avec du social dedans, pas trop de social quand même, ne pas tomber dans la thèse. Que je réussisse à marier le réel avec une idée.

Je n'y parvenais pas.

Je piétinais : une absence d'imagination que je traîne depuis tout petit, un manque d'entraînement aussi. Et cette radio...

Nicolas Sarkozy venait d'être élu, et toutes les nouvelles suintaient ça : le triomphe des nantis. Qui sortaient de terre comme les escargots par temps de pluie. Grâce au bling-bling « décomplexé », tout le grand monde applaudissait le « règne sans complexe du succès et de l'argent » - selon *Point de Vue* (la *Pravda* de cette nouvelle ère). Bernard Arnault et ses héritiers s'affichaient à sa Une, insolents de fortune, confortés par une presse à leurs pieds, par des ministres qui posaient en robes Dior à leurs côtés. Tout tenait en un titre : « *Politiques, Stars & Milliardaires : la nouvelle alliance* ». Tandis qu'elles plaidaient pour un « *Etat modeste* », tandis qu'elles taillaient à la hache dans les budgets de la Justice, de l'Education, de la Santé, Rachida Dati, Christine Lagarde et leurs consoeurs confondaient les délégations officielles avec des défilés de haute couture. Même le très peu sexy Brice Hortefeux se la jouait Cary Grant dans les soirées de *Gala* !

La droite se radicalisait, et la réalité avec – tandis que la gauche déjà molle se ramollissait encore, abandonnait la partie et la lutte, versait dans le centrisme « *plus libéral que moi tu meurs !* »

Je devais le faire alors.

Enoncer, à mon tour, cette évidence, cette « *guerre des classes* ».

Restait à rendre public ma conversion.⁶

*

Y a pire endroit que Longwy, pour ça.

C'est ici que battait, depuis le XIXème siècle, le cœur en fusion du fer. On l'a transplanté en Asie ensuite, le cœur. Sans anesthésie, on a tailladé les veines de la région, liquidé le bassin sidérurgique. Vingt mille ouvriers sur le carreau. Eux se sont bagarrés contre cette opération, avec vigueur : ils ont attaqué les commissariats, les banques, le château d'un patron aristo. Ils ont kidnappé la Coupe de France et Johnny Hallyday, qui s'est déclaré « solidaire » des insurgés. Ils ont libéré la commune des forces de l'ordre, déroulé des barbelés dans les rues, pour repousser les tanks de l'armée. Ils ont fondé leur propre radio, illégale, « Lorraine Cœur

⁶ *Point de Vue*, semaine du 26/09/07 au 2/10/07.

d'Acier », et lancé leur télévision avec diapositives – malgré les hélicoptères qui tournaient dans le ciel pour brouiller les ondes. Bref, ils ont instauré, d'après un *Monde* sympathisant, « *la République Populaire de Longwy* ».

Qu'ont-ils gagné, finalement, à ces batailles héroïques ? Pour eux, des calmants sociaux : des pré-retraites et des primes au départ. Et pour leurs fils, un François Mitterrand en visite, avant la rigueur et le renoncement, l'avait garanti sur l'honneur : « *Pas une vis, pas un boulon ne sera démonté des usines de Longwy sans qu'un autre emploi ne soit créé à côté.* » On a donc installé un château d'eau rond avec « PED » inscrit dessus, pour « Pôle Européen de Développement ». C'est Jacques Delors, alors président de la Commission, qui a initié ce programme : « *On va inventer le laboratoire de l'Europe, il annonçait, très fier. On va construire l'Europe au millième.* » Comme modèle, ça promet : un désert industriel étendu au continent. Car sur les 20 000 emplois détruits, sur les 5500 promis, « *vingt ans après l'effet de ce pôle, on en compte 1500.* »

C'est Jean-Claude Feite qui me renseigne.

C'est lui aussi qui surveille le chili con. Vu la maigre affluence, je repartirai demain avec du rabiote dans un Tupperware. Une trentaine, une cinquantaine de sympathisants se sont déplacés, cette après-midi, pour écouter une conférence sur « *Ikéa, un modèle à démonter* », ou sur « *L'An 01 de la gauche* ». Les pétitions d'Amnesty International en faveur des prisonniers de Guantanamo, contre les tests ADN, pour la libération d'une journaliste kurde, ne sont guère noircies – et le livre de Fadela Amara ne s'est pas vendu. Se sont arrachés, en revanche, les chips à la yuca et les empenadas, cuisinées à un bout du couloir par deux sud-américaines en costume traditionnel. A cause de la fumée, l'alarme anti-incendie a retenti plusieurs fois, une sonnerie stridente. Tout, ici, est certifié « *commerce équitable* », café OXFAM, noix de cajou OXFAM, barre au chocolat OXFAM, sacs et mitaines en laine bolivienne. On se serre dans la cantine, les uns dans des sièges en plastique, d'autres debout. Je suis familier de ces soirées, un peu déprimantes parfois. Depuis quatre ans, je « *tourne* », une ou deux fois par mois, pour des comités ATTAC, les Amis du Monde Diplo et autres, des heures de train, des centaines de kilomètres pour disserter sur « *journalisme et actualité* », sur « *la formation au journalisme* », et aujourd'hui encore le débat s'intitule « *La fabrique de l'information* ».

« *Mais j'ai décidé de ne pas vous parler de journalisme. Non, je vais plutôt vous causer de la lutte des classes.* »

Près du radiateur, des gens rigolent, ils croient que je blague.

« *C'est pas une plaisanterie...* »

Même ici, donc.

Même à Longwy.

Quand j'annoncerai à des amis, plus tard, que je prépare un livre sur « *la lutte des classes* », suivra un blanc, toujours, un silence gêné, comme si je dévoilais un vice caché, une maladie grave, un trouble de la personnalité, puis leurs réponses débiteront invariablement par un « *mais* ». Même parmi les militants, la pilule ne passe pas toute seule : pour les interventions suivantes, dans les Cévennes par exemple, quand je préviendrai par avance l'organisateur, « *lutte des classes* », ça le gênera aux entournures : « *On préfère, nous, aborder ça par la bande* », et avant accord il devra « *en discuter avec les copains* ». Je me retrouverai avec comme titre, finalement : « *La lutte des classes a-t-elle encore un sens ?* », version euphémisée, un rien dubitative, de ma thèse surannée.

« Je vais vraiment vous parler de la lutte des classes, parce que, qu'on se réapproprie ce terme, qu'on ose à nouveau l'employer, ça me paraît une priorité. Alors, là je vous présente mes parties : dans un premier temps, je vais donner des exemples, des illustrations, pour bien montrer que la lutte des classes perdure au présent. Dans un second temps, on regardera les discours politiques face à cette lutte des classes – en gros l'omission à gauche et les dénégations de la droite. Et dans un troisième temps, on découvrira les conséquences, qui sont nombreuses, qui sont profondes, de ce renoncement.

« Mais d'abord, je démarrerai par une citation : 'La lutte des classes existe, et c'est la mienne qui est en train de la remporter...' »